Ami du Clergé du 17 août 1950

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Les Sacrements. — La Confirmation : V. Effets : Notre équipement surnaturel, 241.
Notre-Dame des Sept-Douleurs (15 septembre). — Notre-Dame en pleurs pour nos péchés, 242.
A l'école des Saints. — Ste Maria Goretti : II. Le prix de la pureté ; ses conditions, 244. — Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus (30 septembre) : Soumission au St-Esprit, secret de sainteté, 246.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — C. Fin de Luther, 247.

LES SACREMENTS

La Confirmation

V

EFFETS DE LA CONFIRMATION

Notre équipement surnaturel

Mes frères,

A la Confirmation, l'Esprit - Saint nous a donc confié une mission : être les bons soldats de Jésus-Christ. A cette mission, vous voudrez être fidèles. Mieux instruits de vos responsabilités de confirmés, vous ne bouderez pas les directives des Papes faisant une obligation grave à chacun de nous de s'enrôler dans l'Action Catholique. Car vous avez compris que par ces directives l'Eglise veut tout simplement réveiller en nous tous un esprit de vrai christianisme.

Mais un chef, digne de ce beau nom, n'envoie pas ses soldats au combat sans armes, ni munitions. Puisque l'Esprit-Saint nous a enrôlés au service du Christ, par la Confirmation, c'est lui-même qui, dans ce sacrement, va nous équiper en conséquence. Détaillons un peu, si j'ose dire, cet armement.

I. — *Que nous faut-il ?*

De quoi avons-nous besoin pour remplir au mieux notre mission ?

1° De *lumière.* Il est parfois si difficile de connaître où se trouve notre devoir de chrétien militant, de savoir ce que Dieu attend de nous à tel moment de notre vie !

2° De *force,* pour accomplir courageusement ce devoir clairement perçu.

3° Et j'ajoute enfin, de *souplesse* pour être constamment disponible, toujours prêt à exécuter toutes les consignes du Chef.

Eh bien, cette lumière, cette force, cette souplesse nécessaires pour remplir notre mission, l'Esprit-Saint nous les donne dans le sacrement de Confirmation.

En effet, avec la Confirmation, la grâce sanctifiante que nous avons reçue au baptême grandit en nous et, avec elle, par conséquent, grandissent également les vertus de foi, d'espérance et de charité qui en sont inséparables. De nouvelles énergies vont nous être communiquées. La foi nous donnera des lumières nouvelles. Grâce à elle, nous serons capables, comme les Apôtres après la Pentecôte, de juger enfin les hommes et les choses selon l'esprit chrétien. Mieux éclairés, nous penserons chrétien à propos de l'argent, des honneurs humains, de la puissance, de la souffrance et du sacrifice par exemple. Nous ne nous contenterons plus d'accomplir des gestes extérieurs chrétiens, mais l'Esprit du Christ lui-même animera notre vie, ce qui est mieux. Car, au dedans de nous, nous aurons pour nous guider, l'Esprit du Christ.

Notre charité, c.-à-d. notre amour pour Dieu, elle aussi s'approfondira. Nous serons capables de placer l'amour du Christ, les intérêts du Royaume de Dieu avant nos petits intérêts. Nous ne serons plus des chrétiens routiniers ou individualistes, lâches, toujours prêts à « abandonner », nous recevrons force et audace pour être des chrétiens militants à 100 % et mener notre dur apostolat sans découragement.

Un beau rêve, direz-vous ? Alors ouvrez le livre des *Actes.* Ainsi, jadis, l'Esprit-Saint s'empare de quelques pauvres pêcheurs jusque-là disciples bornés, honteux et tremblants et en fait des Apôtres héroïques et les invincibles conquérants du monde. Le confirmé du xx^{e} siècle, s'il ne peut pas compter sur les dons extraordinaires que les Apôtres reçurent au jour de la Pentecôte, — dons qui étaient nécessaires au début, à la propagation du christianisme, — est assuré néanmoins de recevoir, en toutes circonstances, même les plus difficiles, les énergies indispensables pour être partout et toujours un fidèle témoin du Christ.

Ainsi donc, à la Confirmation, nos moyens d'action sont amplifiés par l'Esprit-Saint qui devient tout à la fois le phare et le moteur de notre vie toute entière.

II. — *Comment bien recevoir ces dons ?*

A condition de bien répondre, nous-mêmes, à cette action du Saint-Esprit sur nous. Or, précisément, à cet approfondissement de notre foi, de notre espérance et de notre charité correspond une *abondance nouvelle des dons du Saint-Esprit* qui doit nous aider à mieux collaborer avec l'Esprit divin.

Les dons du Saint-Esprit ? On en parle beaucoup mais combien de chrétiens possèdes idées claires sur ce sujet ? Pour vous faire mieux comprendre leur rôle indispensable dans notre vie chrétienne, permettez-moi d'emprunter à l'art de la navigation une petite comparaison : — Vous voulez faire du canotage. Deux méthodes sont à votre disposition ; vous pouvez faire de la navigation à rames. Il vous faudra alors faire avancer votre barque à la force de vos bras et en assurer vous-même la direction. C'est pénible et lent. Mais vous pouvez aussi, si le vent souf-

fle, tendre les voiles ; plus besoin alors de vous donner tant de peine et cependant vous allez encore plus vite.

Eh bien, l'homme qui rame de toutes ses forces, c'est le chrétien, généreux certes, mais qui veut garder la direction de sa vie spirituelle. Il avance vers Dieu uniquement par l'exercice des vertus surnaturelles. Il avance péniblement car son intelligence et sa volonté sur lesquelles sont, pour ainsi dire, greffées les vertus surnaturelles de foi et de charité sont exposées à l'erreur ou à la défaillance.

Celui qui tend sa voile à la brise, c'est le chrétien qui a compris que l'Esprit - Saint veut prendre lui-même la direction de sa vie spirituelle en lui inspirant ce qu'il faut faire, plutôt que de le laisser agir par le seul moyen des vertus surnaturelles. Alors, il essaye avant tout d'être fidèle aux inspirations de l'Esprit-Saint et de se laisser emporter par le souffle divin. Il a compris que les dons du St-Esprit, sont précisément comme des voiles destinées à capter ce souffle surnaturel, c.-à-d. ses inspirations intérieures. En effet, ces dons disposent notre âme à obéir docilement, promptement, aux inspirations, aux directions qui nous viennent de l'Esprit. Grâce à eux, nous pouvons aller plus vite et avec moins de fatigue vers Dieu. Ainsi, le don d'intelligence perfectionne l'exercice de la vertu de foi en nous faisant pénétrer plus avant dans les vérités de la foi. C'est ce qui explique que des âmes très simples, sans culture intellectuelle, comme celle du Curé d'Ars, mais très dociles aux inspirations de l'Esprit-Saint, ont eu une compréhension, une pénétration surprenante des réalités surnaturelles et sont allées plus avant dans la connaissance de la vérité que bien des philosophes et même des théologiens.

Pour bien nous faire comprendre, prenons encore un autre exemple. En vue d'une grave décision à prendre, je puis consulter, examiner toutes les circonstances, peser toutes les conséquences de mon acte, délibérer longuement sans peut-être arriver à la certitude de ce qu'il faut choisir : voilà l'exercice de la vertu de prudence. —Mais je puis également, après avoir prié avec humilité et conscience, sous l'influence du don de conseil être, en un instant, éclairé, par une inspiration de l'Esprit-Saint.

Il y a ainsi, vous le savez, sept dons qui nous disposent à être dociles et souples aux inspirations de l'Esprit-Saint. Trois nous permettent d'aller plus avant dans la connaissance de la foi : le *don de science* qui nous permet de discerner avec facilité et netteté l'accessoire, de l'unique nécessaire ; le *don d'intelligence* qui nous fait pénétrer la vérité divine ; le *don de sagesse* qui nous donne, avec le goût des choses de Dieu, la clairvoyance de l'Amour.

Deux autres dons se réfèrent à la volonté et complètent l'action de la vertu d'Espérance : le *don de conseil* qui permet de rectifier les impulsions de la nature et de prendre des décisions conformes aux vouloirs divins ; le *don de force* qui en permet la réalisation indéfectible.

Enfin, les deux derniers, le *don de piété* qui rend l'âme plus sensible à l'amour de Dieu et le *don de crainte* qui permet à l'Esprit-Saint d'inspirer l'horreur du péché, sont les prolongements de la vertu de Charité.

Certes, ces dons, nous les avons déjà reçus au Baptême. Mais à la Confirmation, nous en recevons une effusion nouvelle qui rendra notre âme encore plus souple à l'action de la grâce, et plus forte dans l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Vous aurez compris que, soldat du Christ, le confirmé a vraiment à sa disposition toutes les ressources nécessaires pour la lutte, lorsque nous aurons ajouté, en terminant, que dans ce sacrement de Confirmation, nous recevons encore une grâce propre, appelée *grâce sacramentelle*. Ce n'est pas, comme on l'imagine parfois, un stock de grâces dans lequel on peut puiser en cas de nécessité. C'est bien plutôt un *droit* à recevoir les grâces de lumière et de force dont nous avons besoin dans telle circonstance de notre vie pour remédier à notre timidité ou à notre faiblesse. Avoir reçu la Confirmation, si je puis me permettre cette comparaison, c'est un peu comme l'uniforme du soldat qui lui donne droit à des munitions et à des armes toutes les fois qu'il en a besoin.

Et ainsi vous voyez que la Confirmation est un *sacrement qui dure* puisqu'il nous donne, au moment où nous en avons besoin, les grâces qui nous permettront d'être les dignes témoins du Christ.

* *

Ce sacrement est donc bien, comme nous l'avons souvent répété, la *Pentecôte du chrétien*. Pourquoi, cependant, si peu de chrétiens confirmés profitent-ils de l'action de l'Esprit-Saint ? C'est que beaucoup ne pensent pas à entretenir en eux la foi, la confiance pratique en l'Esprit-Saint. — Recueillons-nous de temps à autre ! Faisons silence en nous et invoquons l'Esprit-Saint. Surtout veillons à ne pas contrarier son action sur nous par notre légèreté ou nos résistances délibérées à ses inspirations. Car l'Esprit-Saint respecte trop notre liberté pour la violenter. Daigne le S. Curé d'Ars, notre modèle en ce domaine, aider tous les confirmés à rester toujours fidèles à l'Esprit-Saint. *Amen.*

NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS

(15 septembre)

NOTRE-DAME EN PLEURS POUR NOS PÉCHÉS

Mes frères,

Pour nous représenter notre Mère Douloureuse, nous n'en sommes pas réduits à

évoquer le souvenir lointain de sa Compassion au pied de la croix. De son immense douleur, la T. S. Vierge a voulu mettre sous nos yeux des images plus proches de nous, plus immédiatement parlantes à notre cœur. Ce sont ces miracles de la Vierge en pleurs, et surtout l'apparition à la Salette de « Celle qui pleure ».

C'est pour nous rappeler son martyre que Marie est apparue ainsi. Nous savons qu'au ciel, où réside en corps et en âme depuis son Assomption la Reine de tous les saints, « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu » (Apoc., XXI, 4). Mais comme S. Paul peut écrire que, pour leur part, les pécheurs d'aujourd'hui « crucifient de nouveau le Fils de Dieu et le livrent à l'ignominie » (Héb., VI, 6), parce que notre Sauveur a souffert sur la croix pour ces péchés présents comme pour les péchés passés, ainsi les larmes de la « Vierge qui pleure » nous représentent les larmes de sa Compassion.

C'en est un signe assez manifeste, qu'elle ait choisi la fête de ses douleurs pour apparaître douloureuse et en larmes, à la Salette.

Regardons-la attentivement, écoutons-la, enregistrons les impressions des deux petits voyants. Cette *attitude* de la Vierge, ses *paroles*, les *sentiments* des deux enfants, nous fourniront une idée plus impressionnante de Notre-Dame des Douleurs. « O Mère, ô source d'amour, faites que je sente votre douleur et qu'avec vous je pleure, *me sentire vim doloris, fac ut tecum lugeam.* »

I. — *Son attitude*

Un globe lumineux fit sursauter Mélanie, et les deux enfants de la Salette en virent apparaître une Dame.

Elle n'était pas debout, les mains jointes, le regard vers le ciel; elle était assise sur un tas de pierres, les coudes sur ses genoux, le visage dans ses mains. C'est parfois l'attitude de ceux qui réfléchissent.

C'est surtout l'attitude de ceux qui pleurent, qui ont une grande peine, qui ne peuvent plus la porter. Ils sont tellement accablés qu'il leur faut s'asseoir ; leur tête est si lourde qu'il la leur faut tenir dans leurs mains ; leurs yeux versent tant de larmes qu'ils essaient de les retenir de leurs doigts. C'est le signe qu'on est à bout, qu'on n'en peut plus. Et c'est bien telle qu'apparaît la Vierge. « Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur, dit-elle ; je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle ». Mélanie et Maximin la rejoignent et Mélanie remarque qu'elle pleure.

L'Evangile ne nous dit pas qu'elle a pleuré, mais « qu'elle se tenait debout » ; à la Salette, elle s'est écroulée sur un monceau de pierres et elle pleure. Image saisissante de la Mère des douleurs : celle de la croix nous donne l'idée de sa force d'âme; celle de la Salette nous fait penser à son immense souffrance.

Vision d'autant plus prenante pour nous, que nous savons qu'elle est la Vierge glorieuse du ciel. Par ce contraste entre sa condition du ciel et sa manifestation terrestre elle veut donc remuer, toucher nos cœurs. Nous comprenons. Mais il faut que nous sentions qu'elle est la Mère qui nous donne la vie, nous élève, nous sauve dans la douleur parce que sa compassion au pied de la croix a été en proportion de nos péchés, comme la Passion de Jésus a été à la mesure de nos fautes.

Si elle nous apparaissait toujours radieuse et souriante, nous perdrions trop vite le souvenir de son effroyable martyre maternel. Maintenant et pour toujours elle jouit de la béatitude de Dieu ; mais il nous faut comprendre le prix qu'elle a mis à cette béatitude et à la nôtre. Si elle pleure, c'est nous, ses enfants, qui l'avons fait pleurer, ce sont nos péchés qui plantent le glaive dans son cœur.

II. — *Ses paroles*

Son attitude était déjà éloquente, mais elle a parlé. Elle nous a révélé la souffrance de son cœur ; elle nous en a dit la cause.

Presque dès le début de l'entretien avec les deux petits, voici qu'elle leur dit : « Depuis le temps que je souffre pour vous, si je veux que mon fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de prier sans cesse et vous, vous n'en faites pas cas. Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous. »

Cette phrase, avec ses mots si simples, bouleverse. Puis, comme en un mauvais cauchemar, on y revient, on la reprend partie par partie, on en presse toutes les larmes.

« *Depuis le temps que je souffre pour vous...* » Marie ne souffre plus, elle n'a souffert que le temps de son existence terrestre, mais elle a souffert pour tout le temps qu'il y aurait des pécheurs, pour un temps qui dut lui paraître si long, qu'elle peut dire : « depuis le temps que je souffre pour vous. »

« *Et vous n'en faites pas cas...* » Nous sommes des enfants, des étourdis qui ne s'apercevront que plus tard —peut-être trop tard — de tout ce qu'ils ont coûté à leur mère de soucis et d'angoisses.

« Vous aurez beau faire, jamais vous ne *pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous...* » Nous allons peut-être nous repentir, lui demander pardon, lui promettre de réparer ; nous sommes si émus de la voir pleurer. Mais nous lui avons causé tant de peine que notre vie entière, vouée à la prière et à la pénitence, ne suffirait pas à compenser tout son chagrin.

Il faudrait être sans cœur et sans intelligence pour ne pas sentir, à ce langage, l'immense souffrance de Notre-Dame.

Nous aurons « beau prier et beau faire » jamais nous ne pourrons payer l'équivalent des souffrances de la Vierge Marie, notre Mère, à cause de nous. Les mérites de sa compassion ne sont pas infinis, comme le

sont les mérites de la passion de Jésus : ceux-ci sont l'œuvre d'un Homme-Dieu, les siens sont l'œuvre d'une créature. Pourtant, ils ont si grande valeur que nous ne pourrons jamais y mettre le prix.

N'en restons donc pas à une émotion passagère, mais pénétrons-nous du sentiment de sa douleur « vaste comme la mer ».

III. — *L'impression des voyants*

Telle fut bien l'impression des deux enfants.

D'abord ils eurent peur. Puis à la voix douce de l'apparition la frayeur première fit place à un élan de confiance ; ils la rejoignirent avant qu'elle ait pu faire trois ou quatre mètres vers eux. Mais de la voir pleurer les bouleversa : « On aurait dit une mère que ses enfants auraient battue », remarque Maximin.

Et n'est-ce pas cela ?

Car nous le savons bien, mais nous n'y pensons pas, si la grande souffrance de la Vierge est de voir et de ressentir en elle les souffrances de son Fils, pour elle ces souffrances ne sont pas tant les coups et les plaies sur le corps de son Jésus que l'immense martyre de son âme. Et le martyre de son âme, c'est le poids des péchés de l'humanité dont il est la victime devant son Père, c'est l'insensibilité et l'incompréhension des pécheurs à son amour, c'est la survivance du péché à son sacrifice. Les pécheurs, voilà, en définitive, les vrais bourreaux du Fils et de la Mère.

Et n'est-ce pas ce qui doit nous attendrir le plus et nous convertir ? Le visage d'une mère en larmes nous émeut ; quand cette femme en pleurs nous dit sa peine cela accroît encore notre pitié ; mais si nous savons que ce sont ses enfants eux-mêmes qui l'ont mise dans cet état, alors notre indignation est à son comble.

Ici, ces enfants coupables, c'est nous. Chacun de nous, à la mesure de ses péchés, est celui qui fait souffrir Jésus et qui fait souffrir Marie. Judas, Pilate, les bourreaux ne sont que des exécutants.

Notre indignation doit donc se retourner contre nous, contre notre vie de pécheurs, notre conduite d'enfants dénaturés. Véronique, émue de pitié à la vue de Jésus outragé, a essuyé son visage, lui a donné la sensation d'un peu de bien-être, le réconfort d'un témoignage de sympathie au milieu de tant de haine. Le visage en larmes de notre Mère nous laisserait-il si insensibles que de ne pas nous émouvoir, de ne pas mêler nos larmes aux siennes dans un embrassement qui demande pardon ? de ne pas sécher ses larmes par la promesse d'une vie meilleure ?

Il n'y a pas d'autre compassion véritable et effective. Tout le reste n'est que sensibilité sans importance. Notre compassion filiale doit aller jusqu'à la racine de cette douleur, le péché, *nos péchés*.

* *

« N'oublie pas les douleurs de ta Mère, *gemitus matris tuæ ne obliviscaris* » (Eccl., VII, 29).

Recommandation d'une psychologie profonde. Rien ne nous émeut comme de constater ou de nous souvenir que notre Mère a pleuré à cause de nous. Même après sa mort, cette idée nous est un remords, qui nous fait honte, qui nous protège et nous garde.

En ce jour de Notre-Dame des Sept Douleurs prolongeons notre recueillement devant l'image de la Vierge en pleurs à la Salette. Elle nous aide à mieux comprendre qu'en définitive elle a pleuré moins sur son Jésus que sur nous. Mais nous pouvons et devons lui redonner son visage souriant et glorieux de Lourdes par la contrition et la pénitence.

Quand Marie apparaît, elle ne nous apporte pas un message nouveau ; elle vient revivifier, pour notre génération, le seul message officiel, immuable de l'Evangile. Celle qui pleure à la Salette est celle qui pleurait au Calvaire.

A Corps, dont dépendait la Salette, en 1846, l'année de l'apparition, deux hommes faisaient leurs Pâques, et encore à la dérobée, par respect humain ; l'année suivante, en 1847, tous les hommes de Corps communiaient. Ils avaient compris le grand enseignement de la dévotion à celle qui pleure. Il n'y a pas de dévotion authentique à Notre-Dame des Douleurs sans la volonté et l'effort de sortir du péché qui est la cause de ses souffrances et de ses larmes.

A L'ECOLE DES SAINTS

Sainte Maria Goretti

II

LE PRIX DE LA PURETÉ ; SES CONDITIONS [1]

« La virginité est un genre de vie angélique » (S. Jean Damascène, *De fide orthodoxa*, l. IV, c. XXIV ; Migne, *P. G.* XCIV, 1210), que la religion chrétienne a porté à un si haut degré de beauté qu'il paraît être quelque chose de plus grand que la terre et de digne du ciel ; mais si la palme du martyre s'y ajoute, on obtient quelque chose qui unit la force invisible au charme et à l'éclat de la grâce. Ce genre de vie entraîne tous ceux qui le considèrent à réaliser ces actions remarquables et intrépides qu'exigent les préceptes divins. Tous ces exploits, Nous les admirons dans la virginale enfant Marie Goretti qu'il Nous a été permis hier de couronner de l'auréole des saints.

* *

Ses parents appartenaient à la classe laborieuse (ouvrière). Pour gagner par un travail

[1] Homélie de S. S. Pie XII, à la messe du 25 juin 1950. Nous empruntons ces deux traductions à la *Doc. cath.* du 16 juillet 1950.

honnête le pain de leur famille qui allait en augmentant, ils durent quitter leur petite ville, et ils vinrent dans la province du Latium, où ils assurèrent très modestement la subsistance de leurs enfants par le travail des champs.

Douée d'une candeur d'âme jointe à une certaine ardeur et promptitude au travail, Marie se montra dès ses tendres années telle qu'elle se distinguait non seulement par la douceur de ses mœurs, mais aussi par la soigneuse et infatigable activité avec laquelle, attentive et sereine, elle aidait sa mère dans l'accomplissement des travaux domestiques.

Ne sachant pas lire, elle apprit les premières notions de la doctrine chrétienne de sa mère qui s'efforçait, avec beaucoup de zèle, de les faire pénétrer dans son esprit. Rien ne lui était plus doux ni plus agréable que de se rendre, chaque fois qu'elle le pouvait, à l'église, pourtant très éloignée ; là, elle apprenait par cœur les préceptes de la religion catholique et récitait les prières les plus ardentes devant l'autel du Seigneur et devant la bienheureuse Vierge Marie à son autel. Lorsqu'il lui fut enfin permis de s'approcher de la Table eucharistique et de se nourrir de l'Aliment céleste, elle fit cette Communion avec une piété si profonde, une charité si ardente qu'elle sembla être, plutôt qu'une petite fille, un ange dans un corps humain. Sans aucun doute, c'est là qu'elle puisa cette force surnaturlle qui lui permit, peu de mois après, alors qu'elle n'avait pas encore 12 ans, de combattre victorieusement jusqu'à la mort, pour conserver intact et sans souillure le lis immaculé de son innocence et de le rendre empourpré du sang de son martyre au divin Auteur de sa vie virginale.

Comme tout le monde le sait, cette vierge, malgré sa faiblesse, dut s'engager dans une lutte très dure : à l'improviste, un assaut violent et brutal se déchaîna contre elle ; il visait à violer et à souiller son angélique pureté. Mais dans l'extrême danger où elle se trouvait, la vierge pouvait redire au divin Rédempteur ces paroles du petit livre d'or qu'est l'*Imitation de Jésus-Christ* : « Si je suis éprouvée et affligée par les tribulations, je ne craindrai pas qu'il m'arrive du mal, tant que sa grâce sera avec moi. Elle est ma force ; elle me donne conseil et me porte secours. Elle est plus puissante que tous les ennemis... » (l. III, c. LV, 19-21). C'est pourquoi, soutenue par la grâce céleste à laquelle correspondait sa volonté forte et généreuse, elle sacrifia sa vie ; elle ne perdit pas la gloire de la virginité.

* *

Dans la vie de cette humble jeune fille que Nous avons retracée à grands traits, il Nous est donné de voir un spectacle non seulement digne du ciel, comme Nous l'avons dit, mais digne aussi d'un regard d'admiration et du respect des hommes de notre époque. Que les pères et les mères de famille apprennent combien il importe qu'ils élèvent les enfants que Dieu leur a donnés dans la droiture, la sainteté et la force et qu'ils les forment à l'obéissance aux préceptes de la religion catholique, de telle sorte que, au moment où leur vertu sera mise à l'épreuve, ayant en eux le secours puissant de la grâce divine, ils sortent du combat victorieux, intacts et sans souillures.

Que l'enfance joyeuse et la jeunesse ardente apprennent à ne pas s'abandonner misérablement aux joies éphémères et vaines de la volupté, ni aux divertissements des vices enivrants — qui détruisent l'innocence paisible, engendrent une sombre tristesse, affaiblissent tôt ou tard les forces de l'âme et du corps, — mais plutôt à tendre avec enthousiasme, bien que par des chemins escarpés et pénibles, vers cette perfection morale chrétienne que, en faisant effort, en priant, en travaillant, nous pouvons tous atteindre un jour par l'énergie de la volonté aidée des dons célestes.

Qu'enfin le monde efféminé, trop souvent enclin au mal, apprenne dans cette virginale enfant à vénérer la force victorieuse et à l'imiter, que tous regardent ce lis champêtre exhalant son très suave parfum, ces palmes éclatantes du martyre, et qu'ils saisissent tout à fait combien les préceptes de la religion chrétienne sont puissants pour élever et conduire les hommes dans l'honnêteté, et combien les joies surnaturelles — qui naissent d'une vie innocente gardée intacte et d'une vertu laborieusement acquise — dépassent et éclipsent les vains plaisirs des passions : puisqu'en effet, Dieu seul peut mettre les âmes dans la paix et la tranquillité et satisfaire leurs désirs infinis.

Assurément nous ne sommes pas tous appelés à subir le martyre ; mais tous nous sommes appelés à acquérir la vertu chrétienne. Mais la vertu exige une énergie qui, même si elle n'atteint pas le degré suprême de la force de cette angélique enfant, ne réclame pas moins de nous un effort prolongé, assidu, indéfectible jusqu'à la fin de la vie. C'est pourquoi on peut dire qu'elle est comme un martyre lent et continu, à la réalisation duquel nous invite cette divine parole de Jésus-Christ : « Le royaume des cieux souffre violence et ce sont les violents qui s'en emparent » (Matth., XI, 12).

* *

Que tous, soutenus par la grâce divine, nous tendions avec effort vers ce but. Marie Goretti, la vierge sainte et martyre, nous y exhorte. Que du haut du ciel où elle demeure et jouit du bonheur éternel, elle obtienne du divin Rédempteur, par son intercession, que tous, chacun selon les conditions spéciales de son état de vie, nous suivions de bon cœur, avec énergie, et sans ménager notre activité, ses traces lumineuses. Ainsi soit-il.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et l'action du Saint-Esprit

SOUMISSION AU SAINT-ESPRIT, SECRET DE LA SAINTETÉ

On demande parfois en quoi consiste la petite voie d'Enfance spirituelle de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus ? La sainte répond : « Rester petit, c'est reconnaître son néant, tout attendre du bon Dieu... » Elle dit encore : « C'est une disposition du cœur qui nous rend humbles et petits entre les mains de Dieu, conscients de notre faiblesse, et confiants jusqu'à l'audace en sa bonté de Père. »

Deux éléments principaux constituent l'enfance spirituelle : la *défiance de nous-même* et la *confiance en Dieu.*

Une petite âme est heureuse de se sentir pauvre et faible car sa misère même attire sur elle la miséricorde divine.

I

Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus a d'abord été profondément humble. C'est sans doute pour cela que, dans son oraison, nous demandons « son humilité et sa simplicité de cœur ».

Thérèse a compris la parole de l'Evangile : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Celui donc qui s'humilie comme un petit enfant est le plus grand dans le royaume des cieux ». Elle reconnaît qu'elle n'est « qu'un pauvre petit néant et rien de plus » ; « C'est si doux de se sentir faible et petit ».

Si elle est restée fidèle à Dieu, ce n'est pas à elle qu'elle le doit. Sans le secours divin « là ou d'autres sont tombés, je serais tombée moi-même ». « La plus grande chose que le Tout-Puissant ait fait en moi, c'est de m'avoir montré ma petitesse, mon impuissance à tout bien ». « Je suis heureuse de me sentir petite et faible en votre présence, et mon cœur reste dans la paix. »

Aussi jamais Thérèse ne compte sur elle-même. Elle comprend que si, comme saint Pierre, elle s'appuyait sur l'ardeur de ses sentiments, elle tomberait comme l'apôtre présomptueux.

Mais elle s'appuie sans cesse sur la force divine.

Et comme cette force est un des dons du Saint-Esprit, c'est en l'Esprit divin qu'elle met tout son espoir.

II

C'est, en effet, par son divin Esprit que le Sauveur sanctifie les âmes. C'est par lui qu'il a éclairé les apôtres et les a remplis de force pour prêcher l'Evangile. Et c'est toujours par lui qu'il agit dans les saints.

La sainteté consiste à *se livrer totalement à la conduite de l'Esprit-Saint.* S. Paul le déclare : « Ceux-là sont les vrais enfants de Dieu qui sont dirigés par son Esprit ». « Ils ont perdu leurs opérations propres, dit le P. Marie-Eugène, et leur vie et leurs mouvements dépendent en tout de l'Esprit de Dieu.»

Ste Thérèse l'avait bien compris : « Tous les bien-aimés de Dieu ont suivi le mouvement de l'Esprit-Saint ». Aussi elle, qui se savait tant aimée de Dieu, voulait-elle se livrer sans réserve « à cet Esprit Créateur qui remplit de la grâce céleste les cœurs qu'il a formés ».

Mais que fera-t-elle sous l'influence du Saint-Esprit ? — Elle nous répond « je veux faire des actions *divines,* inspirées et dirigées par l'Esprit d'amour ».

Quelle parole étonnante ! quel désir audacieux ! Cela est-il possible ? Oui, sans doute, puisqu'elle nous a dit que « le bon Dieu n'inspire pas de désirs irréalisables ».

Assurément Thérèse ne cesse pas de faire des actions humaines, mais ses actions sont en même temps divines. Elles sont même plus divines qu'humaines, car c'est l'Esprit d'amour qui les inspire et les dirige. Sous sa conduite, la sainte est plus passive qu'active. Lorsque le maître tient la main de son petit élève pour le faire écrire, l'enfant écrit sans doute, mais c'est surtout le maître qui écrit, parce que c'est lui qui dirige la main de l'enfant. Ainsi l'Esprit-Saint agit dans l'âme de Thérèse. « Il l'a prise en mains », comme dit Dom Marmion ; et c'est lui qui la conduit.

Et il en est ainsi, toute proportion gardée, de tous ceux qui sont livrés à l'action du divin Esprit. C'est l'Esprit-Saint qui va faire gravir si rapidement à Ste Thérèse tous les degrés de la perfection. « Je voudrais, dit-elle, trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus, car je suis trop petite pour gravir le rude escalier de la perfection... L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au ciel, ce sont vos bras, ô Jésus ».

« Seigneur, dit le psalmiste, vous avez posé sur moi votre main droite ». Ce bras du Seigneur, cette main puissante par lesquels il saisit les âmes et les élève jusqu'à lui, c'est le divin Paraclet, « *digitus paternæ dexteræ* ».

L'épître de la messe de Ste Thérèse de l'E.-J. rapporte la parole d'Isaïe : « On connaîtra la puissance de la main du Seigneur sur ses serviteurs ». Et la communion : « Comme l'aigle, le Seigneur a déployé ses ailes. Il l'a enlevée et emportée sur ses épaules ». « O Seigneur, dit le psalmiste, c'est à vous de nous saisir et de nous élever jusqu'à vous ».

Une autre fois Ste Thérèse compare l'âme de bonne volonté au petit enfant qui ne sait pas encore marcher.

> « Voulant absolument atteindre le haut d'un escalier pour retrouver sa maman, il lève son petit pied afin de monter la première marche. Peine inutile, il retombe toujours sans pouvoir avancer... eh bien ! soyez ce petit enfant... levez votre petit pied... bientôt vaincu par vos efforts inutiles, le bon Dieu descendra lui-même et vous prendra dans ses bras ».

Oui, soyez une âme de bonne volonté. Combattez vos défauts, faites des efforts pour pratiquer la vertu, mais rappelez-vous que

c'est l'Esprit-Saint seul qui donne le succès.

« Faites à Jésus le sacrifice de ne jamais cueillir de fruits... S'il permet que toutes les fleurs de vos désirs et de votre bonne volonté tombent à terre sans jamais rien produire, ne vous troublez pas. En un clin d'œil ne serait-ce qu'à l'heure de votre mort, il saura bien faire mûrir de beaux fruits sur l'arbre de votre âme ».

Tous ceux qui se livrent à l'apostolat devraient lire et méditer cette page du chap. x de l'*Histoire d'une âme :*

« Aussitôt que je pénétrai dans le sanctuaire des âmes, je jugeai, du premier coup d'œil, que la tâche dépassait mes forces... Je m'occupai intérieurement et uniquement de m'unir de plus en plus à Dieu, sachant que le reste me serait donné par surcroît. En effet jamais mon espérance n'a été trompée. Ma main s'est trouvée pleine autant de fois qu'il a été nécessaire pour nourrir l'âme de mes sœurs ».

Voilà « l'âme de tout apostolat », le recours confiant à l'Esprit-Saint. C'est lui qui a formé les premiers apôtres ; c'est toujours lui qui inspire les apôtres de tous les temps. « Sans votre secours, il n''y a rien dans l'homme que faiblesse et imperfection ».

Aussi, ô Dieu, « envoyez-nous votre Esprit et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre ».

Ste Thérèse désirait par dessus tout, « aimer Jésus et le faire aimer » ; car «l'amour est tout... dans le cœur de l'Eglise, je serai l'amour ».

Mais son amour à elle lui paraissait, et à juste titre, faible, imparfait, indigne d'être offert à Dieu. Aussi désirait-elle ardemment aimer le bon Dieu par son amour divin, et lui donner ainsi un amour parfait, un amour infini. Or c'est l'Esprit-Saint qui nous donne cet amour. S. Paul le dit très clairement : « La charité a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné et qui habite en nous ».

L'Esprit-Saint n'est-il pas l'amour personnel de la T. S. Trinité, le lien d'amour qui unit le Père au Fils ? Aussi est-il pour les âmes « *ignis, caritas* », le feu divin qui les embrase, l'amour increé qui les consume.

C'est cet amour qui consumait Thérèse. Elle le dit elle-même « L'Esprit d'amour m'embrase de son feu ». Par lui sera réalisé son ardent désir : « Vivre d'amour... mourir d'amour ».

A l'exemple de Ste Thérèse reconnaissons bien notre faiblesse et ne nous appuyons jamais sur nous-même. Mais en même temps ayons la plus grande confiance dans l'Esprit-Saint, et livrons-nous sans réserve à son action. « La soumission au Saint-Esprit, dit le cardinal Mercier, est le secret de la sainteté.»

Demandons à la T. S. Vierge de nous obtenir cette grâce. N'est-elle pas l'Epouse du Saint-Esprit ? « C'est avec Marie, dit S. L.-M. de Montfort, en Marie, et de Marie, qu'il a produit son chef-d'œuvre qui est un Dieu fait homme... »

Le Saint-Esprit ne saura rien refuser à son Epouse bien-aimée ; à sa prière, il nous comblera de grâces.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

C

FIN DE LUTHER

Luther fut donc excommunié le 3 janvier 1521. Charles-Quint, sacré le 23 octobre 1520, à Aix-la-Chapelle, le convoqua, comme nous l'avons dit, à Worms le 27 janvier 1521. Luther refusa de se rétracter. Un décret impérial le mit au ban de l'empire et c'est alors qu'avec la complicité de Frédéric, électeur de Saxe, il se réfugia au château de la Wartburg, jadis résidence des landgraves de Thuringe et où Ste Elisabeth de Hongrie avait passé ses dernières années. Il vécut là sous le nom de chevalier Georges.

* *

Ses travaux n'absorbaient pas cette âme inquiète. Sa vaste correspondance nous révèle qu'il est assailli par le doute, par l'angoisse par le remords. Il est persuadé que la cause de tous ses scrupules est *le diable*. Et il a trouvé le moyen, dit-il, de faire taire le démon. « C'est, écrit-il, de boire, de jouer, de rire... et même de commettre quelque péché, en guise de défi et de mépris pour Satan ; de chercher à chasser les pensées suggérées par le diable à l'aide d'autres idées, comme par exemple, en pensant à une jolie fille, à l'avarice ou à l'ivrognerie, ou bien en se mettant en une violente colère. » Tel est l'auteur de la Réforme ! l'homme qui va révolutionner l'Europe chrétienne ! Comment ceux de nos frères séparés qui ont le temps de réfléchir, d'étudier, peuvent-ils estimer et suivre un tel guide ? Il n'est pas surprenant de constater le nombre relativement grand de conversions parmi les protestants d'élite.

En réalité, à la Wartburg, Luther cherche, semble-t-il à étouffer les remords de sa conscience de chrétien, de moine, de prêtre. Il ne sera jamais heureux. « Je ne puis plus rien, écrit-il, encore du moins je puis maudire. Au lieu de dire : Seigneur, que votre volonté soit faite, je dis : Maudit, damné soit le nom des papistes ! Injurions le pape ! Injurions-le toujours, surtout lorsque le démon vient nous attaquer. »

On peut conclure aussi des aveux de Luther qu'il essayait à la Wartburg de noyer ses peines dans le vin. Le 24 mai 1521 il écrit : « Je suis ici, du matin au soir, inoccupé et ivre : *ego otiosus et crapulatus sedeo tota die.* » D'ailleurs, en 1522, peu de temps après son départ de la Wartburg, il fait la théorie de l'ivrognerie qui doit être tolérée « *est toleranda* ». En 1530, il écrira à son fidèle disciple Mélanchton : « Tu me demandes pourquoi je bois si abondamment, pourquoi je parle si gaillardement et pourquoi je ripaille si fréquemment. C'est pour faire pièce au diable, qui s'était mis à me tourmenter. » Voilà, encore une fois, le « réformateur » !...